

Piotr Orzeszek

Université de Varsovie

**BÉATRICE RICHARD, ÉD. *LA GRANDE  
GUERRE DE PAUL CARON. CHRONIQUES D'UN  
LÉGIONNAIRE CANADIEN-FRANÇAIS  
(1914-1917)*. QUÉBEC : PRESSES DE  
L'UNIVERSITÉ LAVAL, 2014. 268 PAGES.  
ISBN 978-2-7637-2139-2**

Diplômée de l'Université de Nanterre (Paris X) et de l'Université du Québec à Montréal, professeur au Collège militaire royal de Saint-Jean, Béatrice Richard est spécialiste en études culturelles de la guerre avec un intérêt particulier pour l'attitude des Canadiens français face aux conflits armés. *La Grande Guerre de Paul Caron. Chroniques d'un légionnaire canadiens-français (1914-1917)* est l'étude la plus récente qu'elle a éditée et commentée. L'ouvrage se compose de deux parties principales : introduction de l'éditrice et « Chroniques d'un légionnaire ». Celles-ci se divisent en quatre sous-parties : « Lettre de France », « Carnets d'un légionnaire », « Grimoire d'un lignard », « Bloc-notes d'un fourrier » et « Propos d'un aspirant ». L'ouvrage contient également les notes, la bibliographie, l'index général et la liste des illustrations.

Dans l'introduction, Béatrice Richard explique plusieurs enjeux qui sont à l'origine de ces chroniques de guerre du jeune Paul Caron qui s'enrôle volontairement dans la Légion étrangère en été 1914 pour combattre aux côtés des Français contre les Allemands et qui en font le premier reporter de guerre au Canada, avant que le War Office aura officiellement accrédité les journalistes canadiens pour couvrir les nouvelles du front. Elle insiste sur le fait qu'il s'agit d'un témoignage de guerre exceptionnel dans la mesure où il rend compte d'un dévouement patriotique à la France d'un Canadien francophone à l'époque où le Canada français prend toutes ses distances à l'égard d'une France républicaine et anticléricale, fondée sur la séparation de l'Église et de l'État. Un second aspect relevé par la chercheur concerne la visée de ces chroniques qui consiste à créer un assentiment des Canadiens

français, opposés à la conscription, à la guerre de la France (et non pas de la Grande Bretagne) contre les « Prussiens d'Europe (6) » dont les ambitions impérialistes seraient comparables à celle des anglophones vis-à-vis des francophones au sein de la Confédération canadienne. Il n'est pas alors étonnant que les écrits de Caron soient publiés par deux journaux aux idéologies opposées : *Le peuple de Montmagny*, hebdomadaire régional et conservateur, destiné à un lectorat local et patriotique, et *Le Devoir*, grand quotidien montréalais, nationaliste et indépendantiste, opposé à la propagande de guerre britannique et destiné à un lectorat urbain et bourgeois.

La Grande Guerre, premier conflit international où plusieurs millions de soldats ont perdu leur vie, se termine, pour Paul Caron, en 1917 lorsqu'il tombe au champ d'honneur au printemps de cette année-là durant une attaque sur les lignes ennemies. Ses observations et ses relations sur sa vie de soldat s'étendent sur trente-deux mois et correspondent à ses avancements progressifs dans la hiérarchie militaire, qui commence par le grade d'un légionnaire et finit par celui d'un aspirant, en passant respectivement par lignard et fourrier.

Les chroniques de Paul Caron laissent transparaître un dilemme personnel causé par le choix de la guerre à décrire, soit une guerre idéalisée conforme au code d'un soldat honorable, soit une guerre cruelle, privée de tout humanisme. Paul Caron opte plutôt pour la vision idéalisée du conflit armé ; il tente de peindre le portrait d'un soldat fidèle à ses principes, d'un observateur objectif. Néanmoins, il ne s'abstient pas de reprocher aux soldats russes et arméniens d'origine juive le manque de patriotisme et d'ardeur au combat, comportement inacceptable pour lui et opposé au motif-clé de son enrôlement, à savoir : « contribuer à restaurer la France dans sa catholicité originelle en l'accompagnant dans une guerre expiatoire (9) ». Béatrice Richard conclut son introduction en insistant sur le caractère subjectif des chroniques du soldat-reporter lequel participe en personne aux événements de guerre.

Les « chroniques » proprement dites comportent trente-trois billets qui relatent un peu plus de deux années de la vie de poilu. Dans la première partie, *Lettre de France*, Paul Caron s'adresse à sa sœur, Mélidine, pour lui parler du trajet parcouru depuis son arrivée au port de Havre jusqu'à sa base de destination, à Toulouse, en passant par quelques villes importantes : Rouen, Chartres et Bordeaux. Il la renseigne immédiatement sur l'entraînement qu'il est censé suivre : marches à de longues distances avec un lourd sac à dos et alimentation rudimentaire servie dans la caserne. Ces activités visent ainsi à préparer le soldat au combat dans les tranchées.

Les *Carnets d'un légionnaire* comportent les observations et relations de Paul Caron, qui stationne déjà sur la ligne du front, mais qui ne participe pas encore aux offensives sur les lignes ennemies. L'auteur des *Chroniques* prête une attention particulière à deux aspects importants : description détaillée des

rites d'ordre catholique et présentation d'autres soldats. Attentif aux questions religieuses, Paul Caron décrit l'ambiance fêtarde dans les tranchées. Il s'étonne du petit nombre de catholiques pratiquants à la Légion, de même que du manque de messe de minuit durant Noël de 1914. Cette absence de signes religieux contraste avec le Québec où la religion catholique joue, à l'époque, un rôle-clé dans la vie des Canadiens français. Dans les *Carnets d'un légionnaire*, Caron consacre une large place à la présentation de quelques-uns de ses camarades de la section qui viennent de différents pays, comme le sergent Royon, Espagnol, le caporal Bienaimé, Français né en Argentine, Ahmed, Arabe marocain, naturalisé Français.

Dans son dixième entrefilet, le chroniqueur consacre une place importante à quelque 4.600 Polonais qui forment le premier régiment de marche, le régiment frère du sien. Au moment où il en parle, ils ne sont plus que 900. Il leur rend un vibrant hommage et vante leur courage sacrificiel (« ils savent mourir en beauté et les armes à la main (75) »). Il reconnaît d'une part leur longue tradition d'héroïsme qui remonte au roi Jean Sobieski et sa victoire sur les Turcs à Vienne et, d'autre part, la sagesse de s'être rangés de façon solidaire aux côtés des Français pour combattre ensemble l'ennemi allemand qui occupe leur pays (« À aider son prochain, on avance souvent ses propres affaires. Il serait à souhaiter que ce soit le cas pour les Polonais (75) »).

Dans le *Grimoire d'un lignard*, Paul Caron poursuit ses observations de la ligne du front, mais cette fois-ci à partir du rang d'un lignard. Il n'évite pas de décrire la cruauté de la guerre qu'il vit avec d'autres soldats en essayant de rester le plus neutre possible, même si parfois il lui est difficile de garder l'objectivité nécessaire à un rapport de guerre. On voit bien ses émotions lorsqu'il parle de l'abbé Labache, fusillé par « les Boches » qui l'avaient confondu avec un espion car il avait l'habitude de se promener le soir avec une lampe. Il ne cache pas son émotion non plus à la vue des tombeaux des soldats Canadiens français, « Godin, Brunelle, Meunier, Dinelle, Morin, Caron, etc.... (109-110) », ses compatriotes morts pour la France.

Outre la vie menée au front parmi les soldats, Paul Caron a l'occasion de partir en permission à Paris, ville qui a échappé aux plus grands cauchemars de la guerre et où il lui est possible d'oublier les privations liées au service militaire et d'avoir un lit muni d'un matelas, d'oreillers et de draps blancs. Comme catholique pratiquant, Paul Caron mentionne la Toussaint, fête où sont commémorés les soldats qui ont perdu leur vie sur le front ainsi que la messe célébrée pour cette occasion. Il décrit ces deux événements pour mettre en valeur la gloire des soldats français et saluer la religion catholique qui reconnaît leur patriotisme.

Dans les *Bloc-notes d'un fourrier* qu'il signe d'avril à mai 1916, Paul Caron, avancé en grade car devenu de caporal-fourrier, se trouve sur la ligne de feu. Il continue son travail de reporter de guerre en s'attachant

particulièrement à la vie des soldats dans les tranchées ainsi qu'à celle des civils habitant près de la ligne du front, et qui sont les victimes les plus touchées par la guerre.

Cette partie des chroniques est plus personnelle car bien qu'il s'agisse des témoignages de guerre ponctuels, une réflexion plus générale reste possible. On voit cela lorsque Caron mentionne la défaite subie par les troupes allemandes sur le front de Verdun qui les pousse à prendre la revanche sur les positions françaises où il se trouve. Il décrit les dégâts infligés par les Allemands aux civils, qui perdent la richesse de leur vie, se penche sur le sort d'une famille des agriculteurs privée de tous ses bestiaux. Or, ce drame familial passe dans les chroniques au deuxième plan face au drame militaire : « Les pertes matérielles ne comptent pas, devant la mort d'un vaillant soldat (186) ». L'intensification des mouvements de troupes allemandes oblige les soldats français à se déplacer dans une direction inconnue, décision qui suscite une question que se pose chaque soldat : « Où serons-nous à la fin de l'heure qui suivra ? (186) ». Caron reçoit, pour la deuxième fois, la permission de départ ; son choix tombe, encore une fois, sur Paris où il retrouve le calme, sentiment peu connu sur la ligne du front. Il insiste sur le contraste entre la vie en ville, où les commerçants ne risquent aucune perte matérielle significative avec la clôture de leur affaire, et la vie à la campagne où les agriculteurs ne peuvent se permettre aucun dégât, aussi minime fût-il. Il porte une véritable admiration aux agriculteurs qui apportent une grande aide aux combattants sur le front. Derrière cette représentation des paysans pieux et patriotes, on voit l'effort du chroniqueur de construire une image idéalisée de la France, à l'opposée du stéréotype de la France impie et matérialiste, enraciné dans l'imaginaire collectif canadien-français. Comme le dit à ce propos Béatrice Richard : « En décrivant une tout autre France, assainie et régénérée dans l'Union sacrée, Caron rassure les dévots tout en justifiant son propre combat. Ce faisant, le jeune homme endosse bien davantage le rôle mythique du Croisé que l'uniforme du légionnaire (19) ».

Dans les *Propos d'un aspirant*, dernier entrefilet dans les *Chroniques*, Paul Caron mentionne son retour de la permission à son poste militaire où il est promu aspirant. En finissant son texte, sans savoir qu'il mourra durant l'attaque à la ligne des ennemis au village de Loivre le 16 avril 1917, il présente aux lecteurs ses excuses d'offrir les vœux de Noël en retard et les assure d'avoir conservé l'état d'esprit propre au poilu : « le poilu tiendra. Il tiendra jusqu'à la victoire finale (211) ».

Les notes, la bibliographie, l'index général et la liste des illustrations complètent l'ouvrage de Béatrice Richard. Ils peuvent aussi servir de point de départ pour des recherches ultérieures sur une problématique encore peu explorée que sont les liens maintenus entre la France et le Québec lors de la Grande Guerre, « lieu de mémoire » essentiel de l'histoire commune.